La violence, un défi pour la pédagogie de l'éducation physique

Texte: Walter Herzog
Traduction et adaptation françaises: Marcel Favre

La violence est devenue un thème pédagogique. La propension aux disputes entre écoliers et le vandalisme à l'école paraissent s'intensifier. Alors que des témoignages et des données manquent au plan des changements quantitatifs, il existe une concordance étonnante dans l'observation des variations qualitatives des manifestations violentes chez les enfants et les jeunes. Les querelles sont plus massives, la tendance à recourir à la force s'est accrue. Les raisons de cette "brutalisation" sont encore peu connues. Plusieurs facteurs incident et conduisent du cas de violence isolée vers la brutalité à plus grande échelle. Je ne cherche pas ici à décrire la palette des causes possibles. J"envisage ce phénomène social dans une perspective qui puisse avoir un sens en matière d'éducation physique et sportive. Cela servirait, par exemple, à envisager les contre-mesures nécessaires.

Une société individualisée, internalisée et pluralisée

Notre société évolue vers *l'individualisation*. Les relations traditionnelles qui servaient de soutien individuel et donnaient une identité sociale se perdent. Cela vaut pour les rapports de parenté, de voisinage, les relations d'ordre professionnel et politique. L'individu devient toujours moins facile à distinguer de ses pairs hétéronomes, c'est-à-dire de ceux qui, comme lui, reçoivent de l'extérieur des lois régissant leur conduite. Ses propres caractéristiques individuelles lui sont moins perceptibles. Elles se fondent le plus souvent sur des performances et des jugements. Ceci ne se limite pas aux domaines scolaires et professionnels. Les jugements et les références normatives auxquels cette sorte de banalisation renvoient doivent s'entendre ici dans les sens larges de l'identité propre d'homme et de femme, du mode d'habiter et de vivre, de la situation familiale, de l'occupation des loisirs, etc.. La vie personnelle est devenue façonnable, mais elle subit en même temps la pression de cette configuration collective extérieure.

L'individualisation de la société influence la formation et l'histoire de vie personnelles. Ainsi va-t-elle de pair avec une *internalisation* des contrôles sociaux. Le processus de civilisation convertit des contraintes extérieures en contraintes personnelles. Une société hautement individualisée est une société qui s'appuie fortement sur les individus eux-mêmes. Au Moyen Age, l'intégration s'obtenait assez "mécaniquement", par simple harmonisation des fonctions. Les membres de telles sociétés dépendaient davantage les uns des autres. Aujourd'hui, l'intégration procède au contraire, de façon plus "organique". Elle s'écarte de la crainte des hiérarchies, mais dépend des interactions sociales et de leur pluralité. L'individu est ainsi affranchi du contrôle social imposé de l'extérieur. Il est en revanche livré à des instances personnelles exigeantes comme la prévisions et la conscience. A l'échelle individuelle, la société est venue s'inscrire dans une grandeur "interne" qui se constitue et se reproduit dans la conscience de l'être. Celui-ci ne s'en trouve que plus isolé.

A l'individualisation et l'internalisation de notre société succède la *pluralisation*. L'individualisation peut se comprendre comme une particularité sociale et l'internalisation comme un fait d'ordre psychique. La pluralisation doit être considérée comme une caractéristique culturelle d'une société moderne. Avec le déclin de l'intégration hiérarchique de l'homme moyenâgeux dans les corps sociaux tels que la cité et l'église, des domaines d'activités propres se sont développés. Chacun d'eux s'est doté d'orientations, de valeurs. Economie, politique, droit, art, littérature, religion, sport, etc. forment chaque jour davantage des champs isolés dotés de dynamiques et de sens propres. Or, ces domaines ne sont plus reliés à un horizon général, à un ensemble de sens universels. Cela ne signifie pas pour autant

Photo: Daniel Käsermann

que l'intégration sociale ne soit pas instruite dans nos collectivités. Mais celles-ci semblent être devenues des entités abstraites. Dans les représentations mentales des êtres, elles ont pris place à des niveaux plus élevés, ceux d' une sorte d'absolu culturel. Ainsi en va-t-il. par exemple, des droits de l'homme, rattachés à une échelle de valeurs pluralistes et universellement reconnues.

Le poids de la liberté

L'image de la situation sociale dans laquelle nous vivons est devenue parcellaire. C'est une sorte de mosaïque. Cela repose le problème central du développement et du mûrissement individuel dans la société d'aujourd'hui. L'individualisation, l'internalisation et la pluralisation ouvrent des voies nouvelles aux individus. Apparemment, se connaître soi-même a rarement été aussi facile dans l'histoire de l'humanité. Pourtant, à la liberté d'être correspond aussi la *contrainte de devenir soi-même*. La réalisation de soi est devenue l'une des attentes sociales majeures. Mais le fait de se chercher pour se trouver conduit à des exigences accrues. Ce n'est pas un hasard si les sciences humaines sont aujourd'hui saisies par les questions théoriques du devenir personnel et par ses problèmes. Les théories de l'identité, celles touchant à l'auto-évaluation et à l'auto-contrôle sont au centre des discussions. Celles-ci ne s'arrêtent du reste pas aux faits touchant la société ou les personnes, mais elles abordent des questions relevant des systèmes physiques et biologiques avec lesquels ces sociétés et ces personnes interagissent. Dans les sociétés individualisées, la liberté et l'autonomie sont devenues des préoccupations, voire des sources d'inquiétude. Ainsi se confirme une constatation faite par les existentialistes du 20ème siècle débutant: être libre, c'est aussi être damné. Utiliser la liberté offerte à l'homme devient une véritable charge pour beaucoup. Quand l'individu est sur le chemin de lui-même ou qu'il est appelé à asseoir son identité particulière, il peut, paradoxalement, ressentir la liberté comme une contrainte. Aller sur le chemin de la liberté c'est résister à d'autres captures ou d'autres tentations illusoires. La liberté est parfois remplacée par d'autres asservissements. Quand elle prend la forme d'une perfection utopique, si elle idéalise à l'excès l'ordre du cosmos ou la force normative de la nature, la liberté n'apporte plus vraiment la sérénité. Le fait d'être soi-même entraîne un peu le renoncement à l'aide des autres quand il ne nie pas la protection d'une entité supérieure. Or, cette crainte existentielle, par l'absence de repères et de signes propres à rassurer, peut conduire à la violence.

La liberté n'est pas utilisée que de façon constructive. Son utilisation est aussi destructive. La violence, par exemple, est souvent prise à tort pour de la liberté. Comme personne, le violent est "autonome". Il méprise les lois et n'obéit qu'à lui-même. Aux yeux de celui qui, dans la société individualisée, ne parvient pas à se trouver lui-même, à épanouir ses capacités, la violence s'impose comme une échappatoire. Elle devient activité de substitution. Elle est attractive quand, au-delà des comportements sociaux habituels, plus rien ne peut être atteint qui soit susceptible de donner de l'équilibre, de répondre à des besoins absolus. Celui qui recourt à la violence se prétend indépendant et autonome. Il ne méprise nullement le but de l'individualisation. Mais il préfère choisir et payer le prix d'un chemin original. La société ne trouve pas d'entrée à sa conscience. Pour lui, elle reste abstraction et conformisme. Le violent s'en détache, quitte à se considérer comme un paria. Ainsi, la primauté accordée aux vécus personnels, la contestation des valeurs et des expériences instituées par notre civilisation peuvent-elles représenter une fuite devant la liberté .

La violence, une forme de romantisme attardé ?

La rationalisation des rapports sociaux est liée la modernisation. Cette dernière a depuis longtemps renié les courants romantiques. Pourtant, ce que l'on voulait rejeter ressurgit sous d'autres formes, avec d'autres moyens. Un certain romantisme perdure. Il s'inscrit maintenant dans un chemin d'intériorisation qui ne serait pas orienté vers des constituants sociaux, mais plutôt prétendus "naturels". Comme le violent, le romantique veut assumer lui-même l'internalisation

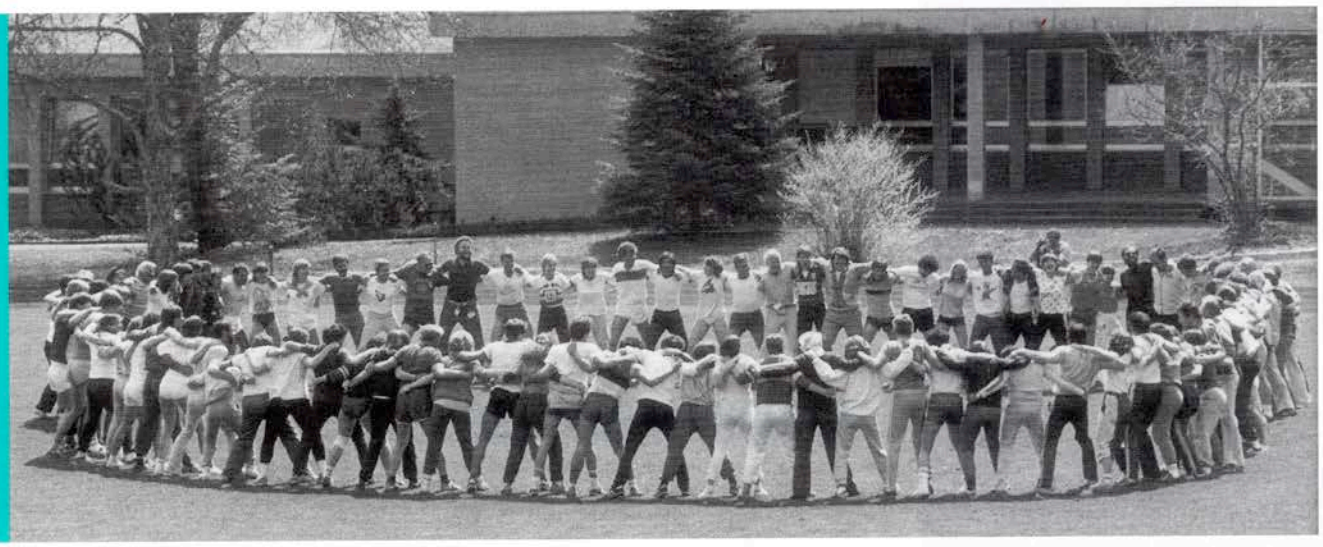
de la société. Sa quête vise l'impérissable nature sociale, bonne, de son être intérieur. Rousseau s'est engagé le premier sur cette voie vers soi-même. Il est devenu la figure de proue des mouvements culturels critiques et sociaux désireux de se libérer des influences et des explications "collectivisantes". Sur ce chemin vers soi-même les émotions continuent de jouer un rôle central. *" Je me sens, donc je suis "*, criait *Herder*, à la différence du rationaliste *" Je pense donc je suis"* de *Descartes*.

La rationalisation des comportements sociaux, a depuis longtemps renié le courant romantique individualiste et opposé au socio-intégratif. Il serait faux de jeter le discrédit sur cette recherche du "naturel" romantique. On ne peut contester le rôle instituant des vécus, individuels et collectifs. Ils sont à l'origine des règles de comportement. Et la violence tire une part importante de sa substance des vécus. Elle reste un phénomène émotionnel. A ce titre, elle rend possible l'expression de sentiments et de comportements que la société réprouve. Il est ainsi probable que les motivations à l'action violente trouvent leur origine dans l'appauvrissement émotionnel propre à la vie actuelle. Beaucoup de voix déplorent aujourd'hui les carences affectives d'une société rationalisée et matérialiste. Ces insuffisances sont aussi liées à l'impossibilité croissante de tâter, de vivre des risques et des défis Les grandes menaces, celle d'une catastrophe atomique, ou celle d'un réchauffement de l'atmosphère, ajoutent l'insécurité permanente à ces frustrations individuelles. Les stimulations émotionnelles qui en résultent peuvent malheureusement trouver leur satisfaction dans la violence.

Sport et violence

En quoi ces considérations s'appliquent-elles à l'éducation physique ? Qu'en résulte-t-il au plan de la pratique quotidienne ?

Le sport, cela a été dit partout et sous diverses formes, est une image de la société. Il en est la concentration comme le révélateur de valeurs reconnues. D'après *Von Krockow*, ce seraient surtout les principes de performance, d'individualisme et d'égalité qui prévaudraient à la fois dans le sport et dans notre société. La compétition est un peu le dénominateur commun de ces principes. Il s'avère que le sport et son enseignement font apparaître ces valeurs et ces problèmes de société sous des formes symboliques. Nous pouvons aussi supposer, en même temps, que le sport et l'éducation physique représentent des lieux où pourraient s'analyser et s'expliquer des grandes questions sociales, comme celle du penchant à la violence. Pour illustrer le problème de la violence et l'inscrire dans cette perspective, je pars de l'idée que le sport procède de représentations symboliques que la réalité sociale aurait déjà structurées et organisées. Ainsi, la victoire à tout prix semblerait aujourd'hui l'emporter sur des considérations éthiques. Le cas quasi insoluble des contrôles du dopage démontre qu'une mentalité nouvelle s'est constituée. Le résultat est subordonné à des concessions d'ordre moral, au mépris de la loyauté. Pour certains, la fin justifie les moyens, pourvu qu'elle conduise à la réalisation de l'individu par la compétition. En matière de violence, la situation est tout à fait comparable: recourir à l'agression, contre toutes les règles établies, ce serait mettre en valeur la liberté individuelle. Tout se passe comme si, dans le sport comme dans la société, il manquait une autre définition, une autre représentation, plus large et humainement plus prometteuse, de la liberté. Ce qu'on en lit, au contraire, autour de nous, c'est une définition négative. Cet aspect négatif se retrouve dans la référence fréquente aux catégories morales que nous invoquons chaque fois qu'il s'agit d'argumenter en matière de sport. Ce qui est moral paraît être, pour l'essentiel, la sportivité et la droiture. Etre beau joueur signifie d'abord respecter des règles, être droit et juste équivaut à donner à chacun la part de succès qui lui revient. La morale, suspecte, est décrite négativement quand, par exemple, on considère qu'elle ne saurait empiéter sur la liberté de l'autre. Il est beaucoup plus rare que l'on recoure à des catégorisations positives, comme l'aide mutuelle, la sollicitude, le sens des responsabilités ou même l'amour du prochain. Une telle acception négative de la liberté et de la morale prédispose notre société à la violence. De là découle logiquement une recommandation applicable à l'éducation physique. Celle-ci devrait rester un lieu où les possibilités dialectiques d'une éducation sociale et morale sont exploitées. Le sport scolaire n'a pas à être semblable à celui présenté par les médias. L'éducation physique est bien davantage qu'une copie du sport de performance. Elle met en relief d'autres modes relationnels et d'autres dimensions que la concurrence. Toute une critique active trouve place entre le sport-événement consacré au plan médiatique et les comportements sociaux préconisés par la tradition éducative. Si le sport laisse voir le potentiel de violence propre à la société post-industrielle, l'éducation physique doit en prendre conscience et proposer les



contre-actions susceptibles d'enrayer ou de canaliser cette violence. Si elle n'y prend pas garde, le potentiel de brutalité déjà repérable dans le sport moderne se trouverait renforcé à l'école, ce qui serait un comble.

Cela ne signifie pas pour autant que performance et concurrence sont à bannir de l'éducation physique. Je parle ici strictement des possibilités offertes en milieu scolaire. Mais performance et concurrence pourraient n'être que des outils pédagogiques capables de mieux exploiter le vécu social et la formation corporelle. Actuellement, le monde du sport semble s'éloigner beaucoup de la réalité sociale, à un égard au moins. Dans la vie quotidienne, la compétition se voit régulée par un gros appareil de dispositions légales et d'institutions médiatrices (AVS, AI, assurances maladie et accidents, caisses de chômage et de pensions, lois et règlements d'aide et d'assistance, etc.). Le sport tend à devenir un espace de compétitivité pure et dure. En sport, le destin peut frapper beaucoup plus âprement que le monde "réel". Une carrière ou une tranche de vie sportives sont moins calculables, plus risquées, plus déconcertantes qu'une existence sociale ordinaire. Une part de la fascination et du vedettariat liés aux carrières sportives procède de ces risques, mais aussi des perspectives de gains exceptionnels. Par bonheur, certaines rencontres sportives ressuscitent un minimum d'émotions dans la morosité du quotidien. Elles stimulent entre découragement et ravissement. Les spectateurs et les concurrents expriment tour à tour l'enthousiasme, la jubilation, les joies de la victoire et les tristesses de la défaite.

La société normalisée et rationalisée est ressentie comme monotone, pauvre en émotions. Cela explique aussi la signification et la tendance, compensatoire, des loisirs d'aventure et des sports dits extrêmes. La dimension émotionnelle des vécus sportifs peut servir de prévention à la violence. Dans l'engagement sportif, à la fois psychique et physique, les émotions ne sont pas toutes recherchées dans l'affrontement direct et brutal. Les coups de cœur, les pulsions générées, il faut encore les contrôler, les assumer. Le sport reste un lieu où s'apprennent la victoire et la défaite, un temps dans lequel les affects ont une place reconnue et incontestable. Cela confère aussi à l'éducation physique une dimension éducative, celle de l'expression de soi, de ses joies et des peines environnantes. Les enfants et les jeunes engagés dans la construction de leur identité et de leur personnalité ont besoin de notre aide. En reconnaissant au sport la propriété d'être un incomparable champ de l'expérience et du grandissement personnels, nous améliorons cette aide. Et nous en faisons mieux qu'un simple prétexte à la concurrence. Face à la violence croissante, l'éducation physique offre des possibilités dialectiques, de voies d'éducation sociale riches et originales. Elle ouvre à un monde pensé différemment, plus libre, et qui pourrait encore laisser sa part au romantisme dans la societé rationaliste. De ce point de vue, le sport serait alors non plus une simple représentation, un simple miroir de la société. Mais il aiderait à une critique de celle-ci, trop souvent portée à laisser l'être seul, démuni, dans le domaine pourtant vital de la construction de son identité, de sa personne et de son autonomie.

Il n'y a, dans un contexte immédiat, aucune recette universelle contre la violence des enfants et des jeunes. Pour la pédagogie toutefois, la violence reste un thème de réflexion urgent. L'occasion est ainsi offerte aux enseignants de redéfinir, les devoirs, les attributions et les responsabilités de l'éducation physique dans ce domaine. Sans doute, en matière de sport scolaire, ferait-on bien d'étudier encore plus complètement tous les apports à venir dans le contexte de la société d'aujourd'hui et des violences potentielles qui l'habitent. J'espère au moins avoir contribué à le suggérer par ces propos critiques.

Sporterziehung
in der Schule

Education physique
à l'école

Educazione fisica
nella scuola

1•94

Mit Gewalt umgehen: eine Herausforderung

La violence: un défi pour l'EP

La violenza: una sfida per l'EF

Sporterziehung in der Schule
Education physique à l'école
Educazione fisica nella scuola

Offizielles Organ des Schweizerischen Verbandes für Sport in der Schule SVSS
Organe officiel de l'Association suisse d'éducation physique à l'école ASEP
Organo ufficiale dell'Associazione Svizzera di educazione fisica nella scuola ASEF

Erscheint seit 1890, 6 Ausgaben pro Jahr/Paraît depuis 1890, 6 fois par an

Verantwortlicher Redaktor/
Rédacteur responsable:
Nicola Bignasca,
Brunnmattstrasse 17, 3007 Bern
Tel. und Fax: 031/381 12 37

Redaktor/innen/Rédacteurs:
Marcel Favre, Christine Gygax,
Janina Sakobielski

Redaktionsausschuss/Commission de rédaction: Marcel Favre, Nicola Bignasca, Arturo Hotz, Walter Mengisen

Sekretariat SVSS/ASEP/ASEF
Montag-Freitag: 8.30-16.30 Uhr
Frau Verena Grünig/Herr Peter Hodel
Neubrückstrasse 155, 3000 Bern 26
Telefon 031/302 88 02
Telefax 031/302 88 12

Verlag SVSS/Editions ASEP
Frau Jacqueline Martin Zumbrunn
Alpenstrasse 5D, 3066 Stettlen
Tel. und Fax: 031/931 83 25

Redaktionstermine 1994/
Délai pour les manuscrits 1994
3/94: 15.3.94 • 4/94: 15.5.94

Druck/Impression
Imprimerie Bron SA
1052 Le Mont-sur-Lausanne
Tél. 021/652 99 44

Anzeigeverwaltung/Régie des annonces
Editions de la Tour Lausanne SA,
1052 Le Mont-sur-Lausanne
Tél. 021/652 99 41
Suisse alémanique
SUNERGIA (ETSA) – Mathieu Janin
Case postale 361, CH-9435 Heerbrugg
Tél. et fax 071/72 57 66

Nachdruck/Réimpression
Mit Genehmigung und Quellenangabe erwünscht/Souhaitable avec indication de la source

Jahresabonnement/Abonnement annuel

Schweiz/Suisse	Fr. 35.–
Ausland/Etranger (Europe)	Fr. 40.–
Ausland/Etranger (autres pays)	Fr. 45.–
Einzelnummer/N° particulier	Fr. 6.50

Zu bestellen beim/à commander chez:
Sekretariat des SVSS/ASEP/ASEF